

**JEAN-MARIE ROUART**

*de l'Académie française*

**LA MAÎTRESSE  
ITALIENNE**

roman

*nrf*

GALLIMARD





## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

- LE GOÛT DU MALHEUR, *roman*, 1993 (Folio n° 2734).  
MORNÏ, UN VOLUPTUEUX AU POUVOIR, *essai*, 1995 (Folio n° 2952).  
BERNIS, LE CARDINAL DES PLAISIRS, *essai*, 1998 (Folio n° 3411).  
UNE JEUNESSE À L'OMBRE DE LA LUMIÈRE, *roman*, 2000 (Folio n° 3768).  
UNE FAMILLE DANS L'IMPRESSIONNISME, coll. Livres d'art, 2001.  
NOUS NE SAVONS PAS AIMER, *roman*, 2002 (Folio n° 4009).  
LE SCANDALE, *roman*, 2006 (Folio n° 4589).  
LA GUERRE AMOUREUSE, *roman*, 2011 (Folio n° 5409).  
NAPOLÉON OU LA DESTINÉE, *biographie*, 2012 (Folio n° 5790).  
NE PARS PAS AVANT MOI, *roman*, 2014 (Folio n° 6060).  
UNE JEUNESSE PERDUE, *roman*, 2016.  
LA VÉRITÉ SUR LA COMTESSE BERDAIEV, *roman*, 2018 (Folio n° 6691).  
MES RÉVOLTES, *roman*, 2022 (Folio n° 7313).  
AUGUSTIN ROUART. ENTRE PÈRE ET FILS, coll. Livres d'art, 2023.

### *Aux Éditions Grasset*

- LA FUITE EN POLOGNE, *roman*, 1974.  
LA BLESSURE DE GEORGES ASLO, *roman*, 1975.  
LES FEUX DU POUVOIR, *roman*, 1977. Prix Interallié.  
LE MYTHOMANE, *roman*, 1980.  
AVANT-GUERRE, *roman*, 1983. Prix Renaudot.  
ILS ONT CHOISI LA NUIT, *essai*, 1985.  
LE CAVALIER BLESSÉ, *roman*, 1987.  
LA FEMME DE PROIE, *roman*, 1989.  
LE VOLEUR DE JEUNESSE, *roman*, 1990.

*Suite des œuvres de Jean-Marie Rouart en fin de volume*

LA MAÎTRESSE ITALIENNE



JEAN-MARIE ROUART

*de l'Académie française*

LA MAÎTRESSE  
ITALIENNE

roman

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
trente exemplaires sur vélin rivoti  
des papeteries Arjowiggins numérotés de 1 à 30.*

Si le nez de la comtesse Miniaci avait été plus long, le sort du monde eût été changé.

PAULINE BONAPARTE

Si la littérature n'est pas un répertoire de femmes fatales et de créatures en perdition, elle ne mérite pas qu'on s'en occupe.

JULIEN GRACQ



# PREMIÈRE PARTIE



Dans un fracas de chaînes comme si elle se délivrait de ses entrailles de fer, la frégate l'*Undaunted* mouilla son ancre dans les eaux turquoise de la rade. Affolées, les mouettes, posées en frise sur les vergues, s'envolèrent dans un bruissement d'ailes et un caquetage discordant. L'île apparut dans toute sa splendeur. Le spectacle qu'offrait le port aux maisons blanches et aux toits de tuiles, étagées dans un amphithéâtre naturel creusé dans la montagne, avait quelque chose d'irréel. L'air était suave, d'une douceur printanière, avec des relents douceâtres de miel. Le soleil à son couchant diffusait une lumière ardente qui rosissait le ciel et prolongeait ses irisations roses dans la mer. Ce crépuscule mettait en valeur la joliesse italienne de la côte. On distinguait avec netteté, à l'encombrement des voitures et aux allées et venues des commissionnaires, l'agitation que provoquait l'arrivée du navire. Les quais et la jetée étaient noirs de curieux.

Sur le pont supérieur, muni de sa longue-vue en laiton, le colonel Campbell ne voulait rien perdre du spectacle. Il était saisi par une émotion qui tenait autant à la beauté du paysage qu'au prodige de sa situation. Il ressentait cet

enthousiasme que l'on éprouve dans les rares moments où la vie s'ingénie à vous prodiguer la réalisation de vos souhaits les plus secrets. À quoi lui faisait songer ce paysage ? À un Turner, mais un Turner plus radieux, plus pimpant, plutôt un Tiepolo. Tandis que les matelots s'affairaient à la manœuvre, obéissant à des ordres brefs, il ne pouvait se défendre de l'idée présomptueuse qu'il était l'objet d'une mystérieuse élection astrale, de la providence, aurait dit sa pauvre mère. Pourquoi la destinée, dans ses arcanes obscurs, l'avait-elle choisi pour cette mission d'exception ? Pourquoi était-il là, lui et non un autre ? On ne manquait pourtant pas d'hommes plus méritants que lui. Il avait beau se dire que cette question était oiseuse, il ne pouvait s'empêcher de se la rabâcher. D'autant qu'elle l'amenait à se poser d'autres questions du même genre tout aussi stupides : pourquoi n'avait-il pas été tué, deux mois plus tôt, par la lance du Cosaque qui, en glissant sur ses côtes, avait manqué de peu son cœur ? Pourquoi avait-il plu à certaines femmes et non à d'autres ?

Alors, son mérite ? Certes il en avait un, qu'il partageait avec beaucoup. La bravoure, pour un soldat, c'est banal. Mais à ce mince mérite il ajoutait une autre faveur : la chance. Cette chance qui l'accompagnait et lui avait évité d'être tué. Il en retirait un curieux sentiment d'invincibilité qui faisait naître sur son visage un permanent sourire devant la vie. Et ce sourire aussi, c'est certain, favorisait la chance. Rien de tel qu'une figure triste pour la faire fuir.

C'était à lui donc, un officier comme il y en a des milliers, jeune de surcroît – il avait trente-cinq ans –, qu'était échu ce privilège d'accompagner dans son exil, puisqu'il

faut bien appeler les choses par leur nom, l'homme considéré comme le plus puissant de la terre. Un héros que, dans les contrées les plus lointaines, on n'était pas loin de considérer à l'égal d'un dieu. Cet homme se tenait à quelques pas de lui. Physiquement, il avait forci. Il n'avait plus le visage émacié du fringant général d'Arcole que diffusaient les images d'Épinal jusqu'à plus soif. Les joues pleines, le ventre rebondi, il était grassouillet et dodu comme un notaire. Mais cette apparence de notable qui l'avait déçu, lors de leur première entrevue à Fontainebleau, s'effaçait au premier mot, au premier regard, qui gardait l'intense fixité de l'aigle, et vous pétrifiait. Sa voix aux accents tantôt impérieux tantôt enjôleurs, révélant une énergie intacte, avait un pouvoir magnétique. Elle vous ensorcelait. Quant à son sourire, étonnant de jeunesse et de naturel, on était désarçonné de le voir s'épanouir chez un conquérant qu'on croyait revenu de tout. Quelle malice il contenait. Comme s'il témoignait du peu de cas qu'il faisait, philosophiquement, de la solennité à laquelle sa grandeur le condamnait.

Cet homme de légende qui transportait avec lui un monde d'aventures et de rêves, quel privilège d'avoir le loisir de lui parler, de dîner en sa compagnie. Et, loin de le tenir à distance, celui-ci lui témoignait des marques de sympathie, singulièrement oublieux qu'il appartenait à la patrie des ennemis qui l'avaient vaincu. Qu'il fût britannique, au contraire, lui valait une estime particulière dont ne bénéficiaient pas ses collègues, les autres commissaires délégués par les puissances alliées. Ni le maréchal autrichien Koller, ni son adjoint, le jeune et fat colonel Clam-Martinitz, aide de camp du maréchal

Schwarzenberg, ni le général Chouvalov ne bénéficiaient des mêmes égards. Jamais le colonel n'aurait pu imaginer qu'un tel monarque fût à ce point accessible, dépourvu de morgue. Certes il était conscient de qui il était et ne badinait ni avec l'étiquette ni avec les honneurs dus à son rang, mais cela ne l'empêchait nullement de se montrer bon enfant, soucieux de plaire, charmeur, ouvert à la discussion. Ce naturel difficilement imaginable chez un homme aussi illustre, loin de diminuer son prestige, de le faire descendre de son piédestal, au contraire auréolait sa grandeur de simplicité. Il n'était pas un matelot ni un officier qu'il n'eût conquis pendant ces deux jours de traversée, à commencer par le commandant de l'*Undaunted*, Mr Ussher. Il semblait s'être noué entre eux une paradoxale complicité.

Le colonel avait du mal à se convaincre qu'il ne rêvait pas. Quel motif avait poussé Lord Castlereagh à lui confier une mission aussi prestigieuse ? Le lord s'était toujours montré plein de sollicitude pour sa famille, surtout après les déboires et la ruine qui l'avaient affligée à la mort de son père. D'avoir su qu'il avait frôlé la mort avait dû émouvoir le ministre. Sa blessure toujours aussi douloureuse l'obligeait à porter le bras en écharpe. Cela aussi n'était pas pour rien dans la bienveillance que lui manifestait le grand exilé, qui appréciait la bravoure. Il l'avait longuement interrogé sur les conditions dans lesquelles il l'avait reçue et sur les divers engagements de sa carrière militaire déjà fournie.

Pendant le souper, qui fut servi rapidement, il observa comment, en grand séducteur, il achevait de faire la conquête du commandant Ussher. Spectacle étonnant de voir ce géant bourru à la barbe sombre hérissée de

poils roux, que coupaient ses lèvres comme une blessure à vif, fondre littéralement devant son interlocuteur. Son regard d'un bleu pastel prenait une expression enamourée. Ce solide gaillard au caractère rugueux et à l'âme intrépide, qui avait affronté les typhons en mer de Chine, doublé le cap Horn, connu les abordages les plus sanglants, montrait de tout son être confus et balbutiant à quel point il était dompté. Sentant venir l'inexorable moment des adieux, on sentait poindre en lui la tristesse qui allait succéder à ce qui resterait à jamais pour lui un moment d'émerveillement. Il pressentait le vide que lui ferait éprouver la perte de son interlocuteur d'exception. Si habilement mené soit-il, on sentait que ce manège de séduction de la part du grand homme, qui avait beau n'exclure nullement une sympathie sincère, faisait partie d'un plan à plus longue portée : à travers lui il visait l'opinion publique britannique.

Le colonel s'attarda avec le général Drouot pour fumer une bouffarde. Personne ne suscitait plus de respect que ce vieux soldat. Modeste et bon, ses vertus morales semblaient s'épanouir sur son visage. Après avoir échangé avec lui des souvenirs de campagne, il remonta sur le pont pour jouir de la perspective de cette île dans laquelle il allait devoir séjourner. La nuit était maintenant tombée. Sous le froid faisceau de la lune et l'éclairage des étoiles l'île apparaissait encore plus mystérieuse. Quelques lumières brillaient dans la ville. Au loin, on distinguait la masse sombre de la côte italienne et celle non moins sombre de la Corse. Il n'y avait plus un souffle de brise. Mais à la douceur tiède du jour succédait un air vif et revigorant tout plein des parfums de l'île où se mêlaient la lavande sauvage et le romarin. Sans

raison, des images atroces lui revinrent. Elles surveillaient régulièrement pour l'accabler. Les souvenirs se jetaient sur lui avec toujours la même violence. Les combats, si acharnés qu'ils fussent d'ordinaire, ne le troublaient pas. Il les oubliait. C'étaient des affrontements virils, brutaux, entre soldats. Le sac de Badajoz, lui, l'obsédait. Jamais il n'aurait imaginé que les exactions contre les femmes pussent atteindre cette cruauté bestiale. Pourquoi avait-il été incapable de venir en aide aux malheureuses victimes de cette infamie ? Qui l'aurait pu ? Les troupes ivres, après avoir pillé toutes les caves, n'obéissaient plus aux officiers. Certains avaient même payé de leur vie leur vaine tentative pour rétablir la discipline. La soldatesque déchaînée semblait vouloir rivaliser dans l'horreur, dans la profanation et dans le crime. Il aurait fallu abattre ces brutes. Il n'y avait plus ni Anglais ni Portugais, seulement des monstres avides de tuer, de mutiler et de violer. Pouvait-on parler encore de soldats malgré leurs uniformes dans ce magma hurlant de racaille humaine ? Des viols, il en avait connu, mais ceux qui avaient été perpétrés à Badajoz dépassaient en horreur tout ce qu'il avait imaginé. Un visage de jeune fille le hantait. Elle avait été horriblement suppliciée. Ses bourreaux s'étaient rués sur elle comme des chiens courants qui se disputent pour déchiqueter un cerf pendant l'hallali. Et il n'avait rien pu faire.

Soudain, dirigeant son regard vers la dunette, il aperçut le grand homme appuyé sur le bastingage. La vision de ce personnage légendaire au cœur de la nuit dans le pâle éclairage de la lune et des étoiles avait quelque chose d'irréel. Une étrange force magnétique se dégageait de lui comme si, par des voies secrètes, il rejoii-

JEAN-MARIE ROUART

**La maîtresse italienne**

Belle, jeune, légère, la comtesse Miniaci est au cœur d'une énigme historique de première grandeur. Quel fut son rôle dans l'évasion épique de Napoléon de l'île d'Elbe ? Sans elle, l'Empereur n'aurait pu tromper la surveillance de tous ceux qui guettaient le moindre de ses mouvements. Particulièrement le jeune colonel Neil Campbell, chargé par les Anglais d'empêcher sa fuite. Dans quelle mesure la passion de l'officier britannique pour la belle Florentine a-t-elle permis de déjouer les plans des puissances alliées engagées au congrès de Vienne dans des négociations aussi âpres le jour qu'agrémentées, la nuit, de fêtes, de complots et d'intenses échanges amoureux ? Cette passion torride entre le colonel et la séduisante comtesse ne fut-elle pas un piège ? Et tendu par qui ? Seule certitude, sans la comtesse Miniaci la formidable épopée des Cent-Jours, l'invasion d'un pays par un seul homme, n'eût pas été possible.

*Membre de l'Académie française et grand connaisseur de l'épopée napoléonienne, Jean-Marie Rouart est notamment l'auteur de Napoléon ou La destinée (Gallimard, 2012).*



*La maîtresse italienne*

Jean-Marie Rouart

Cette édition électronique du livre  
*La maîtresse italienne* de Jean-Marie Rouart  
a été réalisée le 14 décembre 2023 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073041081 – Numéro d'édition : 616281).  
Code produit : Q01107 – ISBN : 9782073041098.  
Numéro d'édition : 616282.